

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XXIX.

IRÈNE DE JUMONVILLE.



A lecture du mémoire de Mr. Meunier, dont nous avons donné quelques fragments dans le chapitre précédent, occupa Pierre de St. Luc une partie de la matinée, et fit une profonde impression sur son esprit. La première partie du mémoire, évidemment écrite aux jours de jeunesse de M. Meunier, ainsi que l'indiquaient facilement le style et les pensées, avait fait place, dans la seconde, à des réflexions plus sérieuses et plus solennelles. Cette seconde partie, avait été commencée quelque temps après la mort de la seconde femme de M. Meunier, et terminée quelques semaines seulement avant l'époque où commence cette histoire. Nous faisons pour le présent grâce au lecteur de cette seconde partie, nous réservant, si les circonstances le requièrent, le droit d'en citer plus tard quelques extraits.

A mesure que Pierre de St. Luc, auquel nous conserverons ce nom, avançait dans la lecture du mémoire, il lui avait semblé entendre une voix de l'autre monde, lui parlant par d'au-delà la tombe, dont les paroles lui arrivaient, après s'être épurées au tamis du linceul mortuaire, d'abord un peu indistinctes ; puis peu à peu plus graves, plus profondes, plus solennelles. Absorbé dans un saint recueillement son âme avait, si je puis m'exprimer ainsi, spiritualisé les paroles de son père, les dépouillant de tout ce que la plume leur avait empreint de faiblesse humaine, pour n'y voir que l'expression d'une pensée divine, qui lui donnait, dans son père, une grande leçon et lui offrait un grand enseignement.

Pierre de St. Luc ne discuta pas les actions de l'homme ; il ne vit qu'un père ! Dans *Eléonore* de . . . , il ne jugea pas la femme Cette femme, c'était sa mère ! Un fils ne juge pas sa mère ! Ce serait un blasphème !

Son esprit ne s'arrêta pas un seul instant à questionner la suffisance des motifs qui avaient porté son père à lui cacher

sa naissance et son nom ; il l'avait voulu ainsi ; cela suffisait. Peut-être quelqu'un pourrait-il être à cet endroit un peu plus difficile que Pierre de St. Luc, et ne pas trouver les raisons du père Meunier suffisantes ; cependant quand on vient à considérer l'extrême jeunesse de Pierre, au moment où M. Meunier le fit venir à la Nouvelle-Orléans ; quand on considère qu'il aurait fallu dire à cet enfant : "que sa mère était la femme d'un autre ;" on conviendra peut-être qu'il pouvait répugner à l'homme d'ouvrir ainsi une plaie si profondément douloureuse. Plus le père retarda à s'ouvrir à son fils, plus il lui devint difficile de le faire. Plus tard M. Meunier contracta un second mariage ; alors il lui devenait impossible d'avouer l'existence d'une première femme, sans s'exposer aux conséquences pénales du crime de bigamie. Ce qu'il avait de mieux à faire, après avoir fait mal, c'était de se taire ; et il se tut.

Pierre de St. Luc associant dans sa pensée l'image de son père et de sa mère, demeura longtemps plongé dans les plus profondes réflexions ; puis il ploya avec soin le mémoire qu'il replaça dans la cassette, d'où il tira les lettres de sa mère. Il les prit dans ses mains ; et après en avoir examiné les cachets, il les baisa avec respect les unes après les autres, et les remit à leur place, sans les ouvrir.

Il était près de onze heures, quand Pierre de St. Luc se fit servir son déjeuner, qu'il prit sans dire un mot, et sans faire une seule question aux nombreux esclaves de la maison, qui venaient lui apporter, les uns un bouquet de violettes, les autres une corbeille de fruits, ou toute autre chose que ces bons serviteurs croyaient pouvoir lui faire plaisir.

— Où est Pierrot ? demanda-t-il, aussitôt qu'il eut fini son déjeuner.

— Li l'éte couri voir c'te jiment sauvage, du laquelle tout l'monde parlé tant ! répondit le vieux Jacques, qui arrivait de la cuisine.

Pierre fit un léger mouvement d'impatience, qu'il réprima presque aussitôt.

— Eh ! bien Jacques, tu vas venir avec moi. Et il prit son chapeau et sortit avec le vieil esclave, qui le conduisit à l'endroit du cimetière où avait été enterré M. Meunier.

Agenouillé sur la tombe de son père, la tête nue et baissée sur sa poitrine, il demeura longtemps dans cette position, sans que les allées et venues continuelles des curieux et des visiteurs le dérangent un seul instant de sa profonde rêverie et de la religieuse offrande, que lui dictait sa piété filiale.

Quand il retourna à son logis il donna l'ordre "qu'il n'était à la maison pour personne ;" se soustrayant ainsi à toutes les visites, qui ne cessèrent de lui arriver tout le reste de la journée. Il était devenu tout d'un coup le héros de la Nou-